

**Directeurs-Gérants :**  
**F. DE RODAYS** & **A. PÉRIER**  
 Rédacteur en chef. Administrateur.  
 SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :  
**Gaston CALMETTE**  
 TÉLÉPHONE { 102.46 Rédaction  
 102.47 Administration  
 ANNONCES ET RÉCLAMES  
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

# LE FIGARO

**H. DE VILLEMESSANT**  
 Fondateur  
 REDACTION  
 ADMINISTRATION — PUBLICITÉ  
 28, Rue Drouot, 26 — PARIS  
 ABONNEMENT  
 Trois Mois Six Mois Un An  
 Seine, Seine-et-Oise. 15 30 60  
 Départements. 18 35 70  
 Union Postale. 21 40 80  
 On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

## L'Impôt sur le revenu

VIII

### LES VRAIES VICTIMES

Les Calibans de la démagogie se plaisent à répéter que les adversaires de l'impôt progressif sur le revenu n'ont en vue que de protéger les intérêts des riches. A les croire, le système de M. Peytral, le système Bourgeois-Doumer-Cavaignac ou tout autre semblable aurait pour objet et pour résultat de « dégrever » les pauvres, de soulager les pauvres, de procurer aux pauvres toutes sortes de biens et de bonheurs, et tout cela sans qu'il en coûtât rien à personne, sinon aux « riches ».

En bon français, l'impôt sur le revenu aurait pour but de rendre riches les pauvres, en rendant pauvres les riches.

D'abord, s'il avait ce pouvoir, ce serait le mouvement perpétuel ; car une fois les pauvres devenus riches, l'impôt sur le revenu les ruinerait, pour enrichir les nouveaux pauvres, et ainsi de suite jusqu'à la consommation des siècles.

Malheureusement pour les esthètes, ceci n'est qu'un beau rêve. L'ingénieuse conception des austères ennemis du revenu et du capital n'aurait qu'un résultat, si elle durait, ce serait de ruiner tout le monde et de ramener le troupeau des humains dans ses cavernes primitives.

Il y a quelque cinquante ans, à une époque où les doctrines sauvages qui rétentissent de nouveau si bruyamment venaient de troubler l'Europe, l'historien qui montra dans ce siècle le plus grand esprit écrivait :

« Des idées qui, si elles étaient appliquées, détruiraient en trente ans ce que trente siècles ont fait pour le genre humain et transformeraient les plus belles provinces de la France et de l'Allemagne en pays aussi sauvages que le Congo et la Palagonie ont été produites du haut de la tribune et défendues par l'épée. L'Europe a été menacée d'être subjuguée par des barbares en comparaison desquels Attila et Alboin peuvent passer pour humains et éclairés. Les vrais amis du peuple ont avoué avec un profond chagrin que des intérêts plus précieux que tous les privilèges politiques étaient en péril, et qu'il serait nécessaire de sacrifier même la liberté, afin de sauver la civilisation ».

Ces lignes de Macaulay sont encore plus vraies aujourd'hui qu'en 1850, en raison même des progrès accomplis depuis lors. Plus la société humaine s'élève, plus son patrimoine commun s'étend et s'enrichit, plus les idées fausses capables de porter atteinte aux conditions vitales nécessaires de l'organisme social deviennent funestes et dangereuses.

L'impôt destructeur proposé, inconsciemment par les uns, systématiquement par les autres, entraînerait donc aujourd'hui plus de ravages et de ruines que jamais, puisqu'il anéantirait plus de travaux accomplis, plus d'œuvres fécondes en développement.

Mais où l'erreur des socialistes devient particulièrement surprenante, c'est dans les conséquences immédiates de leur système.

Il faudrait quelque temps pour détruire cette odieuse « richesse acquise ». Ses détenteurs ne manqueraient pas de moyens pour défendre la portion qui leur appartient. Les modernes anabaptistes verraient même — ils peuvent en être sûrs — les principaux objets de leur sainte aversion, les capitalistes les plus riches, les « plutocrates » les plus avérés, déjouer le plus aisément les entreprises dirigées contre leurs coffres-forts. Plus un contribuable menacé par le fisc est riche, plus il dispose de ressources, de stratagèmes, de combinaisons pour échapper à ses atteintes. Attaqué sur un point, il le transforme, la mobilise, la métamorphose de mille façons, toujours nouvelles, si bien qu'un millionnaire est cent fois plus à l'abri des poursuites de l'impôt que le modeste épicière ou marchand de vin du coin de rue.

Et rien n'y fera ! Les « charcutiers » contemporains auront beau s'irriter ; leur fureur sera sans impuissance. Qu'il plaise demain à M. X... le plus riche contribuable français, de se placer hors de portée des projets en préparation, ce sera fait en un tour de main. L'Angleterre, la Belgique, l'Allemagne, la Suisse, la Russie, les Etats-Unis, etc., lui fourniront à l'envi les dispositions et les ressources nécessaires pour que jamais le Trésor français ne puisse lui arracher un centime ; et il continuera, s'il le veut, de profiter des plaisirs et des beautés de Paris, plus tranquillement même qu'aujourd'hui.

Sans doute, il devra transformer sa fortune. Il y perdra ; soit, sur certains points ; il y gagnera sur d'autres. En revanche, des centaines, des milliers de contribuables français, profitant de son genre de vie, de son genre de travail actuels, y perdront sans compensation. Ils verront se tarir les sources de leurs salaires, de leurs bénéfices, de leur propre travail. Chassés de Paris les capitaux ; du même coup vous fermez des milliers d'ateliers, de magasins, d'usines, sans l'activité desquels des millions d'êtres humains à Paris et en province manqueraient de moyens d'existence. Les patrons de ces magasins, de ces usines subissent un préjudice, assurément ; il sera cent fois moindre pour eux et plus facile à supporter que le dommage causé aux « pauvres » qu'ils font vivre. Pour ceux-ci, ce sera une diminution de « bien-être » ; pour ceux-là, une perte absolue de moyen d'« être ».

Supposons, par exemple, le projet Peytral voté. Du même coup — pour ne pas prendre qu'un trait — vous verriez le pavé, du matin au soir, immédiatement

ment renvoyés de chez leurs maîtres, plusieurs centaines de milliers de domestiques.

A Paris seulement, on en compterait certainement près de cent mille : femmes de chambre, valets de chambre, valets de pied, maîtres d'hôtel, cochers, cuisiniers, cuisinières, « gens de maison » de toutes sortes. Il est vrai que, simultanément, on ferait peut-être monter en grade un certain nombre de bonnes à tout faire — dont la nouvelle position mettrait d'ailleurs leurs « maîtres » de la veille à l'abri de l'impôt, ce qui ne procurerait rien à M. Peytral.

Est-ce là le but poursuivi ?

\*\*\*

Si le « riche » peut fuir l'impôt, il en est tout autrement du contribuable moyen et, mieux encore, du petit contribuable. Pour ceux-ci, pas de subterfuge, pas de ruse, pas d'échappatoire possibles. Le berger est mobile ; mais où la chèvre est attachée il faut qu'elle broule.

Ces millions de patentés, propriétaires, cultivateurs, artisans, semi-patrons semi-ouvriers, avocats, médecins, fonctionnaires, employés de commerce, de petite et de moyenne catégorie, qui constituent l'immense majorité des contribuables français, — ceux-là seraient impitoyablement frappés. Rivés où ils sont par les conditions de leur travail, de leurs professions, ne pouvant subir les inconvénients d'une transformation de leurs petites économies, de leur modeste fortune, ils devraient supporter dans toute sa rigueur le fardeau du nouveau régime, et ce fardeau deviendrait vite d'autant plus lourd que les circonstances extérieures deviendraient plus défavorables par le ralentissement des affaires, par l'arrêt même de tout ce qu'on appelle (improprement) le commerce de luxe.

L'impôt progressif sur le revenu, en particulier, ne vous y trompez pas, — ce serait la mort de Paris.

Que deviendraient alors tous ces électeurs qu'on grise et qu'on berne de belles paroles, dans l'esprit ignorant et crédule desquels on répand tant de sottises et d'idées grossièrement mensongères, sous prétexte de « vouloir leur bonheur » ?

N'est-il pas surprenant de voir comment les mêmes chimères, les mêmes folies sont exploitées à des siècles d'intervalle, avec le même succès, par les mêmes charlatans, dont le nom seul a changé ?

Les apôtres contemporains de l'impôt sur le revenu, de la « réforme sociale », les fabricateurs de bonheur public par la misère générale, dont nous lisons chaque jour les déclamations enragées, — les démocrates antiques les connaissent, comme la nôtre, et en furent victimes comme nous le serions à notre tour. Les leçons de 1848, si voisines de nous, ne furent pas moins éclatantes et ne sont pas moins oubliées. La piperie des mots continue ses ravages. Nous envoyons les jeunes Français à l'école primaire apprendre les lois de l'hydrostatique et de la chute des corps ; mais dix millions d'électeurs souverains ignorent les lois non moins fatales des répercussions économiques, croient aux miracles législatifs, et s'imaginent que les thésauriseurs du Palais-Bourbon peuvent faire peser arbitrairement, sur les épaules de victimes choisies, le fardeau de l'impôt !

Proudhon, dont le génie puissant parmi tant de fumée jeta parfois de si vives flammes, trouva sur ce point les plus heureuses formules. Il vit clairement, lui, ce révolutionnaire au cri fameux : « La propriété, c'est le vol ! » quelle est la « physique » incoercible de l'impôt ; il vit que « les taxes de toutes sortes, quoi que fasse le législateur, se trouvent reportées sur le produit » et, acquiesçant, par conséquent, en dernière analyse, par le consommateur.

Il vit que l'impôt dit progressif, capable tout au plus d'alimenter le bavardage des philanthropes et de faire hurler la démagogie, manque également de sincérité et de valeur scientifique ; qu'il ne peut être, étant appliqué, que « la désorganisation de la société par l'impôt, la plus brutale qui se puisse imaginer, et sans le moindre élément, sans la plus petite étincelle de réorganisation », comme il est en même temps « la plus folle et la plus indigne des jongleries ».

Heureux Proudhon ! Il est mort. S'il écrivait aujourd'hui de si sages paroles, si malheureusement oubliées même de ceux à qui elles s'adressaient à Lausanne, en 1861, les sycophantes et les hallucinés entre les mains desquels glisse la France n'auraient pas assez d'outrages pour lui jeter à la face. Il ne serait, lui, le rude philosophe, toujours sincère quoique souvent égaré, l'inflexible ami de la justice et de la liberté, qu'un « ennemi du peuple », un vendu aux gages des juifs, un complice — ô horreur ! — des « propriétaires » !

Toute cette démente n'empêche point la « force des choses », contre laquelle, mieux encore que contre les portes de l'enfer, rien ne saurait prévaloir, de s'exercer inflexiblement, quoi que démentent les aliénés qui ignorent ou la méconnaissent. Puisse, dans l'intérêt des faibles, des humbles, des « travailleurs » si courtisés, de la masse de ces « petits contribuables » si adulés en paroles, leur bonne fée les préserver du cadeau qu'on prétend leur faire ! Les plus certaines, les premières victimes de ce présent mortel, ce seraient eux !

Le propriétaire se rattraperait sur ses locataires ; le fabricant et le négociant, sur le prix des objets ; le marchand de « services » (avocat, médecin, etc.), sur le taux de leur rémunération ; le financier, sur l'intérêt de l'argent ; en définitive, le gros contribuable directement visé ne serait que le banquier de l'impôt. Il ne ferait que l'avance et saurait bien se rembourser de ses mains avec avantage. Le pur capitaliste, le pur rentier, lui, échapperait complètement, à son gré. Le petit rentier, en revanche, le modeste retraité serait pleinement frappé. Le trouble,

l'inquiétude, l'irritation jetés dans le pays par un système odieux de vexations, ralentissaient les transactions, entraînaient une diminution dans les commandes de bras » et, par conséquent, une baisse de salaires, le travail devenant plus offert que demandé, et « deux ouvriers courant après un patron, au lieu que deux patrons courent après un ouvrier ».

Les très gros riches resteraient riches. On ne peut plus aujourd'hui — prenez-en votre parti, messieurs les réformateurs — spolier les milliardaires ! Philippe le Bel lui-même y perdrait le latin de ses juristes. Mais les gens de moyenne position deviendraient vite gênés, et les « pauvres » vite misérables.

Telle est, en dépit de toutes les imprécations, de toutes les intentions, de toutes les violences secrètement méditées, la philosophie du système.

Elle est charmante.

Jules Roche.

### AU JOUR LE JOUR

#### LES OMNIBUS DE NUIT

Depuis le 1<sup>er</sup> janvier, Londres est sillonné, la nuit, d'omnibus qui partent de vingt minutes, et sont presque toujours pleins. Qui a fait ce miracle ? Ce n'est ni une entreprise nouvelle, ni une compagnie d'omnibus : ce sont toutes les compagnies de transport de la ville qui se sont associées pour le service de nuit, et l'innovation a parfaitement réussi. On sait qu'il n'y a pas de monopole à Londres, et qu'aucune ville n'est mieux desservie que par ces petits omnibus qui passent légers et rapides, toutes les cinq minutes, s'arrêtent à toute réquisition, et viennent au besoin chercher une voyageuse au bord du trottoir, pour lui éviter la boue de la chaussée.

Ce n'est pas là une critique, mais une simple constatation.

Maintenant que les Anglais nous ont donné l'exemple, allons-nous avoir aussi un service de nuit, des omnibus partant toutes les demi-heures, de une heure à cinq heures du matin, et desservant les principaux quartiers de Paris ?

Il est bien convenu, n'est-ce pas ? que nous ne faisons rien qu'après les Anglais : « Messieurs les Anglais, tirez les premiers ! » Ils ont commencé, c'est à notre tour.

— Baste ! diront quelques-uns qui ont leur voiture, la question des omnibus ne nous intéresse pas.

J'en suis fort aise pour ceux qui peuvent avoir cette insouciance, mais je ne les félicite pas de ce dédain. Tout ce qui intéresse la classe des travailleurs, des employés, et la population anglaise en général, nous paraît primer toute autre question. Nous sommes convaincus que nos lecteurs seront de cet avis.

D'ailleurs, c'est l'intérêt de tous de voir augmenter la circulation nocturne des voitures. C'est en effet une garantie des plus efficaces de la sécurité des rues. Partout où l'on a établi un service suburbain de pénétration dans Paris, la sécurité est devenue très grande aux barrières, sur tout le parcours des voitures, jusqu'après minuit. Et dans tous les quartiers de Paris, il en est de même : tramways et omnibus augmentent la sécurité.

Nous croyons donc que la question se pose devant le Conseil municipal et devant la Compagnie générale des omnibus.

Place du Théâtre-Français, au siège de l'Administration des Omnibus, nous avons été reçu avec la plus grande courtoisie par M. Cuvinot, sénateur et directeur de la Compagnie.

Un service de nuit, nous dit-il, nous l'a proposé. L'offre venait d'un particulier qui ne pouvait faire cette entreprise sans notre consentement. Nous lui avons abandonné tous nos droits, de une heure à cinq heures du matin, au cas où il réussirait à organiser le service. Il y a renoncé d'avance. Il est en effet très douteux que ce service puisse être rémunérateur.

Cependant, il réussit à Londres, et l'on n'est pas moins tombé à Paris qu'à Londres.

Je ne sais pas si le nouveau service de Londres réussit ; il faut attendre la fin de l'année pour le savoir. Mais ce que nous sommes prêts à faire, c'est le service des théâtres.

Ce serait toujours autant de gagné. Où en est la question ?

Vous savez que M. Sarcey en a parlé. Nous lui avons répondu que nous attendions une réponse du Conseil municipal à nos propositions, etc., nous attendons encore.

Ce que M. Cuvinot ne dit pas, c'est qu'il y a brouille entre le Conseil municipal et la Compagnie des omnibus. Nos conseillers sont hostiles au monopole et ont concédé des lignes de banlieue avec pénétration dans Paris, qui ont amené les réclamations de la Compagnie, et on ne se parle plus que par l'intermédiaire du préfet de la Seine, dont la destinée est d'être toujours entre l'enclume et le marteau.

L'offre de la Compagnie de créer un service des théâtres date du 13 janvier 1897 ; il y a tout juste deux ans. Pas de réponse. Lettre de rappel du 23 novembre 1898, et alors le préfet répond que le Conseil municipal étudie la question.

Il est donc bien avéré que s'il n'y a aucun progrès de ce côté, c'est bien la faute du Conseil municipal.

Aucun progrès ! M. Cuvinot se récrie contre ce mot. Mais le contrat primitif de la Compagnie ne prévoyait en 1860 aucun départ de voiture au delà de onze heures quinze du soir. Les progrès ont été incessants à tous points de vue, et la Compagnie va en réaliser de nouveaux et de très importants. Elle vient notamment d'augmenter sa cavalerie, en la portant de seize à dix-sept mille chevaux. Et elle établit ici et là de nouvelles usines d'air comprimé ou d'électricité, pour augmenter le nombre des tramways à traction mécanique.

— Mais le service de nuit ?

— Commentons par le service des théâtres. Nous verrons alors le résultat, et nous ne demandons pas mieux que d'organiser ce service si la population le désire, et s'il doit être à peu près rémunérateur.

Il nous restait à voir après cela le conseiller municipal M. Veber, vice-président et rapporteur de la première Commission qui s'occupe de cette question.

M. Veber n'est pas responsable du retard ;

il n'est rapporteur de cette affaire que depuis le 1<sup>er</sup> novembre dernier, et il s'en occupe activement. Il fait distribuer à la Commission l'horaire nouveau proposé par les omnibus, et si l'entente peut se faire avant la fin de février, époque de la réunion du Conseil municipal, le service des théâtres pourra commencer à Pâques.

A dire vrai, les propositions de la Compagnie paraissent insuffisantes à plusieurs de nos conseillers. Une seule voiture pour chaque direction, à minuit quinze ou minuit vingt, c'est peu pour la foule qui sort des théâtres, et ce n'est pas assez tard pour quelques théâtres.

Ce qu'on voudrait, ce sont plusieurs omnibus partant à proximité des théâtres pour la périphérie de Paris, dans les différents sens, au moment de la sortie des théâtres.

— Et le service de nuit ?

— C'est une excellente idée qui, en effet, rendrait service à la population et augmenterait la sécurité des rues ; le Conseil municipal s'en occupera certainement, si la question est posée.

Eh bien ! elle est posée.

Ne soyons pas trop lents quand il s'agit d'un progrès.

Un boulevardier.

## Echos

### La Température

Les bourrasques continuent à se diriger, de l'Atlantique, vers l'Angleterre et la Russie ; en France, et notamment à Toulouse, le baromètre est à 772 mm. Des pluies sont encore signalées un peu partout, et sur la Manche et l'Océan la mer est toujours houleuse ; en un mot, la situation varie peu. Quant à la température, elle donnait hier à Paris, 10° au-dessus du matin et 12° l'après-midi ; on notait 11° à Alger ; le temps doit rester cependant probable. Dans la soirée le thermomètre était à 10° et le baromètre, à 762 mm pendant la nuit, restait à 764 mm dans la nuit.

Monte-Carlo. — Thermomètre : le matin à huit heures, 11° ; à midi, 15°. Très beau temps.

### Les Courses

Courses à Nice. — Gagnants de Robert Milton :

Prix du Conseil général : Prymira.  
 Prix de S. A. S. le prince de Monaco : Saint Vrain.  
 Prix Bethune : Vigoureux.

### UN DÉPART

M. Constans est parti hier soir pour aller prendre possession de ses fonctions d'ambassadeur à Constantinople. Depuis quinze jours, les visiteurs affluaient à son appartement des Champs-Élysées. Les amis, par groupes, se disputaient l'honneur de l'avoir à leur table pour des agapes d'adieu. A la gare, ils étaient en foule pour manifester leurs sympathies au nouvel ambassadeur.

Ces manifestations nous paraissent extraordinaires, parce que nous n'y sommes pas habitués. Les hommes d'Etat du régime actuel, même lorsqu'ils appartiennent au Midi, n'ont pas coutume d'avoir tant d'amis et d'exciter tant d'enthousiasme.

M. Constans doit tous ces témoignages d'abord à sa longue carrière politique, surtout à son affabilité personnelle, car s'il a été parfois rude et impitoyable dans l'action gouvernementale, il s'est toujours montré bon et indulgent pour les personnes ; à ses façons exemples de pose et de morgue ; à son esprit, qui est un singulier mélange de finesse gasconne et de flegme flamand ; à l'obscur conscience qu'à le public de l'ingratitude dont on fait preuve envers lui ceux-là mêmes qu'il a tirés du plus dangereux défilé qu'il ait traversés la République actuelle, ceux qui l'ont pour ainsi dire sauvés, ceux qui se sont empressés d'oublier le sauveur lorsque le péril a été passé, et l'ouvrier dès que l'œuvre a été accomplie.

Mais il a droit encore à autre chose, ces témoignages flatteurs : à ce qu'il a été un des hommes de son temps les plus injuriés, les plus vilipendés et, j'ose le dire, les plus calomniés.

A un épuisé contre lui le vocabulaire connu, et on en a forgé un nouveau que ne connaissait pas avant lui la presse moderne.

Ces outrages ont pu fournir un prétexte aux lâchetés des ministères antérieurs qui affectaient de craindre de se compromettre en lui rendant justice. Mais, ils ont fini par s'user — tout s'use ici-bas — et par produire l'effet opposé à celui qu'on attendait leurs auteurs.

Cela prouve que la diffamation ne tue plus son homme. Le public est vacciné contre le microbe de l'insulte, qui n'est plus séparé de la réclame que par un cheveu.

C'est là une constatation consolante au moment où les hommes politiques, les publicistes, les savants, les littérateurs, les poètes, et même les imbéciles, les imbéciles surtout, s'abreuvent d'outrages réciproques et furibonds.

Il faut les supporter d'un cœur tranquille en voyant ce qu'ils produisent. Leurs victimes se portent parfaitement. Elles ne deviendront pas toutes ambassadeurs, parce que bien peu valent Constans. Mais elles déposent, chacune à son compte, grand ou petit, les avances à la caisse d'épargne, et elles en toucheront les intérêts. C'est sûr.

Cela se passera dans quelques mois, lorsque les hurleurs d'à présent seront abasourdis et honteux des bêtises et des infamies qu'ils débitent. — J. CORNELLY.

### A Travers Paris

Un important mouvement est actuellement en préparation dans le personnel des finances. Il est motivé par la mise à la retraite de M. Dardeyne, trésorier-payeur général de l'Aude, et par le décès

de M. Gravier, trésorier-payeur général des Alpes-Maritimes.

Il est probable que ce mouvement sera multi-parti hiérarchique et politique, en ce sens que l'une des vacances donnera lieu à des avancements dans le personnel des receveurs particuliers, et que l'autre sera comblée par un fonctionnaire ou un ancien fonctionnaire de l'administration préfectorale.

C'est aujourd'hui qu'aura lieu à la Monnaie la livraison des coins du nouveau louis d'or de Chaplain.

Cette livraison ne va pas sans un certain cérémonial que nécessitent les garanties d'authenticité de toute monnaie nouvelle.

Procès-verbal en est dressé et au bas du grimoire signent le graveur général des monnaies, M. Patey ; le graveur du nouveau louis d'or, M. Chaplain, ou son collaborateur pour la partie technique, M. Tasset ; et enfin, le représentant du directeur de la Monnaie, qui prend livraison, et qui est en la circonstance l'aimable secrétaire général, M. Brion.

La livraison faite, on procède aux essais. Cette opération aura lieu demain ou samedi, et les premiers exemplaires du nouveau louis seront soumis à l'approbation du ministère des finances.

C'est alors que sera rendu le décret rendant légal le nouveau type de monnaie d'or gravé par Chaplain.

Ce décret était préparé depuis longtemps. La promulgation a été retardée par l'incident de la tranche : *Dieu protège la France*, que nous avons raconté. Cette devise a été finalement conservée. Les trois petites étoiles qui la suivaient sont seulement remplacées par une fleur-de-lis.

Toutes ces formalités accomplies, la frappe commencera.

### INSTANTANÉ

M. DUMAY

Nommé, hier, directeur général des cultes, à la suite d'un rapport adressé par le président du Conseil au Président de la République, et transformant la direction des cultes en direction générale.

Ce n'est donc, en quelque sorte, qu'un avancement sur place que reçoit M. Dumay, mais qui n'en est pas moins très important, tant au point de vue de la personne que de la fonction.

M. Dumay a cinquante-cinq ans, et il offre ce rare spectacle d'un directeur général qui a franchi tous les degrés de la hiérarchie administrative. On peut dire de lui qu'il est sorti du rang. A débuté, en effet, comme commis auxiliaire au ministère de l'Intérieur, en 1864. C'est le plus modeste début que puisse avoir un fonctionnaire. Successivement commis, puis rédacteur, puis rédacteur principal, M. Dumay est entré comme sous-chef de bureau à la direction des cultes, en 1879, au moment où M. Lafièvre, le gouverneur actuel de l'Algérie, fut nommé directeur.

L'année d'après, il passa chef de bureau, et fut en même temps choisi comme chef de cabinet par M. Flourens, le nouveau directeur. Fut enfin nommé lui-même directeur en 1887, en remplacement de M. Bousquet, aujourd'hui directeur général des douanes.

De taille moyenne, rondlet, une aimable figure de chanoine. Très intelligent, esprit très net. A traversé des temps difficiles au moment des grandes batailles entre l'Eglise et l'Etat. Mais ces temps sont loin, et les décrets bien oubliés. M. Dumay, aujourd'hui, a l'entière confiance du gouvernement, et l'Eglise, en somme, s'en accommode. Puisqu'il est entendu que le directeur des cultes doit être un diable, autant que ce soit un bon diable !

M. Dumay est conseiller d'Etat en service extraordinaire, et commandeur de la Légion d'honneur.

C'est par les journaux que le sculpteur Dalou apprit l'autre jour l'inauguration du monument de Sidi-Brahim, à Oran.

Il en lut la description et, bien que son nom ne fût pas prononcé dans les articles qui la donnaient, il ne put s'empêcher de saluer en ce monument une vieille connaissance.

Le monument anonyme de Sidi-Brahim est, en effet, son œuvre, et l'œuvre aussi de M. Formigé qui en fit la partie architecturale.

La petite cérémonie d'inauguration s'est faite comme toutes les cérémonies de ce genre, à grands coups d'éloquence : les autorités locales ont prononcé de beaux discours. Mais on avait seulement oublié d'inviter les auteurs.

Dalou en est réduit à croire que les praticiens ont omis de graver au bas sa signature... Mais les œuvres de ce maître en ont-elles besoin ?

En tout cas, le procédé oratoire est pour le moins bizarre.

Nous recevons la lettre suivante :

Paris, le 18 janvier 1899.

Monsieur le Directeur,

Il y a quelques jours, le *Figaro* a bien voulu demander à ses lecteurs de réserver leurs vieux papiers aux aveugles, qui s'en servent pour confectionner des sacs. Un généreux anonyme vient d'adresser à l'Association Valentin Haüy pour le bien des aveugles la lettre suivante :

« N'ayant pas de vieux papiers à envoyer, voici pour en acheter. »

A cette note on a joint un billet de mille francs, qui va nous permettre de développer la modeste mais très pratique industrie qui déjà aide à vivre un certain nombre d'aveugles.

Dans l'impossibilité où nous sommes de remercier ce bienfaiteur, nous serions bien reconnaissants au *Figaro* de transmettre au généreux anonyme l'expression émue de notre gratitude.

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, l'assurance de ma haute considération.

Maurice de LA SIZERANNE,

Secrétaire général de l'Association Valentin Haüy pour le bien des aveugles.

Quand le cercueil de Christophe Colomb est parti de La Havane pour l'Espagne, nous avons annoncé qu'on n'y

trouverait rien, ou du moins peu de chose.

Nos prévisions se trouvent confirmées : le cercueil a été ouvert à son arrivée à Cadix. Il contient, disent les journaux espagnols, une trentaine d'os et quelques cendres.

Mais ces restes n'ont aucun caractère d'authenticité. Avant d'être transportés à La Havane, ils ont été recueillis à la hâte dans les décombres de la cathédrale de Santo Domingo, où ils se trouvaient mêlés à la poussière des descendants de Colomb, presque tous enterrés dans le choral de cette église, détruite pour ainsi dire de fond en comble par un tremblement de terre en mai 1673.

Le Tournoi international organisé par le *Velo* et disputé sur la scène des Rolles-Berges a réuni un lot de concurrents unique par le nombre et la valeur. Parmi ces concurrents se trouvent deux Turcs formidables, Carlanji et Coudezzoli, qui luttèrent ce soir même dans le Grand Prix de la Ville de Paris, doté de 5,000 francs de prix.

Une foule énorme assistait aux luttes d'hier soir, dont les résultats ont été les suivants : Petroff a gagné sa poule. Dans deux matches libres, Sabès a battu Salomon et Aimable a battu Jolly.

### Hors Paris

Courrier de Monte-Carlo :

« L'affluence est de plus en plus considérable sur tout le littoral. Les mauvais temps et les tempêtes du Nord ont marqué pour beaucoup de familles aristocratiques le moment du départ vers les rives ensoleillées. »



L'enquête ordonnée par le garde des sceaux et poursuivie par M. Mazeau, premier président de la Cour de cassation, assisté de MM. Darest et Voisin, s'est continuée hier, au sujet des derniers faits signalés par M. Quesnay de Beaurepaire.

Nous avons dit que MM. Loew, Bard, Sallantin, Sevestre et Roulier avaient été entendus.

On assure que la Commission serait dans l'intention d'entendre les hommes de service et les huissiers qui peuvent avoir quelque chose à dire sur les incidents en question.

Le garde des sceaux, en tout cas, n'est pas tenu au courant des péripéties de cette enquête, et il ne sera saisi que du résultat définitif, lorsque l'enquête sera complètement terminée.

La Chambre criminelle de la Cour de cassation a entendu, au cours de ses dernières audiences, deux nouveaux témoins, M. Dupressoir et Mme veuve Chapelon. Elle a également entendu M. Trarieux dont la déposition a eu lieu en deux fois.

À ce propos, ce n'est pas le général Sieber, comme on l'a dit par erreur, mais le général Sebert, membre de l'Institut, qui a été entendu comme témoin par la Cour de cassation.

Le général Sebert, qui appartient à l'armée de l'artillerie, fait partie de l'Académie des sciences pour la section de mécanique.

Il a été consulté par la Chambre criminelle sur certaines questions techniques que soulève le dossier.

La Cour a entendu, dans son audience d'hier, les experts en écriture Couard, Varinard, Belhomme, Bertillon et Gœbel.

M<sup>e</sup> Mimerel, avocat à la Cour de cassation, qui doit, on le sait, se présenter pour le lieutenant-colonel Picquart devant la Chambre criminelle, à l'occasion du procès en règlement de juges, a été avisé, hier après midi, que l'affaire ne viendrait pas le jeudi 26 janvier, ainsi que la décision en avait été prise officiellement avant-hier soir.

La date nouvelle sera ultérieurement arrêtée.

Nous avons parlé d'un dossier diplomatique se rapportant à l'affaire Dreyfus, et au sujet duquel M. Maurice Paléologue a été récemment entendu par la Chambre criminelle.

À la suite de cette déposition, la Cour a été amenée à demander au gouvernement communication de ce nouveau dossier, qui, après délibération du Conseil des ministres, a été communiqué aux membres de la Chambre criminelle avec la même formalité dont on usa pour la transmission du dossier secret du ministère de la guerre.

On sait que le capitaine Cuignet portait chaque jour le dossier secret au Palais, et le rapportait le soir rue Saint-Dominique.

M. Paléologue, à titre de délégué du ministre des affaires étrangères, portera tous les jours le dossier diplomatique à la Cour de cassation et se tiendra à la disposition de la Chambre criminelle pour les renseignements complémentaires dont elle pourrait avoir besoin au sujet des documents examinés.

G. Davenay.

## Grains de bon sens

C'est une histoire singulière et qui m'a bien amusé.

Un docteur-médecin — au reste, il n'y a pas de raison pour que je taise son nom, puisqu'il ne m'a pas défendu de le livrer — le docteur Vignes, fonde en 1888, de ses propres deniers, sans subvention d'aucune sorte, une clinique pour les malades des yeux. Il y soigne gratuitement des milliers de malades, fait des centaines d'opérations. Nombre d'étudiants, les uns français, les autres étrangers, viennent s'instruire chez lui.

Sa clinique avait bénéficié, au point de vue fiscal, d'un arrêté du Conseil d'Etat de l'Empire, qui exonérait de la patente ces sortes d'instituts, en considération de leur caractère philanthropique et des services qu'ils rendaient à l'enseignement médical.

La Chambre, en 1894, jugeant sans doute, comme M. Peytral, que le loyer est le signe le plus certain de la richesse, éleva les patentes des professions libérales, de la 15<sup>e</sup> à la 12<sup>e</sup> classe, pour les loyers supérieurs à 4,000 fr. Les agents du fisc, pour faire porter tous ses fruits à la loi nouvelle, s'empressèrent d'ajouter au loyer que payait M. le docteur Vignes, pour son logis personnel, le loyer de sa clinique. Ils finirent des deux un total, si bien que le docteur, qui avait jusqu'alors payé 500 fr. de patente, fut l'honneur — dont il se serait bien passé — d'être porté à 1,200.

Le coup lui parut dur. Il chercha un moyen de tourner la loi et crut l'avoir trouvé.

Il découvrit que la patente des maisons de santé était taxée à un moindre prix que celle des cliniques.

La clinique, après tout, ne différait de la maison de santé que par l'enseignement qu'y venait chercher les étudiants. Au fond, ce n'était pas autre chose qu'une maison de santé. Le docteur demanda donc au Préfet de police l'autorisation d'ouvrir une maison de santé, se réservant, quand il l'aurait obtenue, de dire au fisc :

— Moi, une clinique ? Pas de clinique ! Une maison de santé, à la bonne heure ! Taxez-moi comme maison de santé.

Te baptisiez carapin !

À malin, malin et demi. La Préfecture répondit au docteur : « Votre clinique ne saurait être une maison de santé. Une maison de santé doit occuper tout l'immeuble où elle est établie. Vous n'occupez qu'une moitié de votre : vous êtes donc clinique et resterez clinique. »

Le docteur Vignes réclama devant le Conseil de préfecture. Le commissaire du gouvernement s'étonna de cette insistance. Il demanda que signer pour rien des papiers était une excellente spéculation, que les clients, une fois guéris, allaient dans les salons chanter les louanges du docteur et répandre sa gloire.

Le Conseil de préfecture opina du bonnet.

Battu de ce côté, le docteur Vignes — il est entêté, le docteur Vignes ! — se tourna d'un autre. Il introduisit une instance par-devant le Conseil d'Etat, le priant de lui définir où finissait la clinique et où commençait la maison de santé, et quelle différence il y avait de l'une à l'autre.

M. l'avocat Bonnet se chargea de poursuivre cette instance.

Voilà cinq ans qu'elle dure ; voilà cinq ans que la question a été posée au Conseil d'Etat. Il n'a pas encore trouvé le temps de répondre.

En cinq ans, il passe beaucoup d'eau sous le pont.

Voilà qu'un beau matin le scandale de l'affaire Boileux mit la puce à l'oreille du Préfet de police, qui se mit en tête de faire une enquête administrative sur toutes les maisons de santé de Paris.

L'inspecteur se présenta chez M. Vignes et demanda à faire sa visite :

— Pardon, monsieur le commissaire, répondit poliment le docteur, mais ma maison n'est pas une maison de santé.

— Comment ! Pas une maison de santé ?

— Voyez plutôt.

Et il lui exhiba les documents que le fisc avait laissés entre ses mains.

Le commissaire de police déclara que la plaisanterie était mauvaise, pénétra dans la maison, constata qu'il s'y trouvait des lits, et dans les lits des opérés, et rédigea un rapport, à la suite duquel...

Ecoutez bien ceci ; la chose en vaut la peine ; à la suite duquel le docteur fut poursuivi comme tenancier d'une maison de santé clandestine !

Hier, il a comparu devant le Tribunal compétent et, malgré la spirituelle plaidoirie de M<sup>e</sup> Pistre, a été condamné :

1<sup>o</sup> À payer l'amende ;

2<sup>o</sup> À fermer sa maison de santé, qu'on a jugée, sans doute, un lieu mal famé.

Ainsi, l'Etat qui, depuis cinq ans, refuse obstinément au docteur Vignes le droit de donner à sa clinique le nom de maison de santé, le condamne, après inspection de cette même clinique, comme tenancier d'une maison de santé clandestine !

Y a-t-il rien de plus comique ?

Francisque Sarcey.

## LA JOURNÉE

Jeudi 19 janvier

Courses à Nice. Conseil de cabinet, au ministère de l'intérieur.

Le Parlement : Au Sénat, interpellation de M. de Chambray, sur le règlement de juges dans l'affaire Picquart, et de MM. Le Provost de Launay et Girault, sur la démission de M. Quesnay de Beaurepaire (3 h.). — À la Chambre, suite de la discussion du budget (2 h.).

À l'Hôtel de Ville : Séance de la Commission extramunicipale du Vieux Paris.

À l'Élysée : Dîner diplomatique, suivi de réception.

La Comédie-Française : Inauguration du buste de Sevestre (5 h. 1/2).

Première à la Comédie-Parissienne, *Mirages*.

Conférences : Inauguration par M. Jules Lemaitre des conférences de la Ligue de la Patrie française (8 h. 1/2 du soir, 83, rue de Grenelle). — Inauguration par M. Mouillard des conférences sur la topographie militaire, organisées par l'Union vélocipédique de France (9 h. du soir, 21, rue des Bons-Enfants).

La Comédie-Française : Inauguration du buste de Sevestre (5 h. 1/2).

Conférences : Inauguration par M. Jules Lemaitre des conférences de la Ligue de la Patrie française (8 h. 1/2 du soir, 83, rue de Grenelle). — Inauguration par M. Mouillard des conférences sur la topographie militaire, organisées par l'Union vélocipédique de France (9 h. du soir, 21, rue des Bons-Enfants).

La Comédie-Française : Inauguration du buste de Sevestre (5 h. 1/2).

Conférences : Inauguration par M. Jules Lemaitre des conférences de la Ligue de la Patrie française (8 h. 1/2 du soir, 83, rue de Grenelle). — Inauguration par M. Mouillard des conférences sur la topographie militaire, organisées par l'Union vélocipédique de France (9 h. du soir, 21, rue des Bons-Enfants).

La Comédie-Française : Inauguration du buste de Sevestre (5 h. 1/2).

Conférences : Inauguration par M. Jules Lemaitre des conférences de la Ligue de la Patrie française (8 h. 1/2 du soir, 83, rue de Grenelle). — Inauguration par M. Mouillard des conférences sur la topographie militaire, organisées par l'Union vélocipédique de France (9 h. du soir, 21, rue des Bons-Enfants).

La Comédie-Française : Inauguration du buste de Sevestre (5 h. 1/2).

Conférences : Inauguration par M. Jules Lemaitre des conférences de la Ligue de la Patrie française (8 h. 1/2 du soir, 83, rue de Grenelle). — Inauguration par M. Mouillard des conférences sur la topographie militaire, organisées par l'Union vélocipédique de France (9 h. du soir, 21, rue des Bons-Enfants).

La Comédie-Française : Inauguration du buste de Sevestre (5 h. 1/2).

Conférences : Inauguration par M. Jules Lemaitre des conférences de la Ligue de la Patrie française (8 h. 1/2 du soir, 83, rue de Grenelle). — Inauguration par M. Mouillard des conférences sur la topographie militaire, organisées par l'Union vélocipédique de France (9 h. du soir, 21, rue des Bons-Enfants).

La Comédie-Française : Inauguration du buste de Sevestre (5 h. 1/2).

Conférences : Inauguration par M. Jules Lemaitre des conférences de la Ligue de la Patrie française (8 h. 1/2 du soir, 83, rue de Grenelle). — Inauguration par M. Mouillard des conférences sur la topographie militaire, organisées par l'Union vélocipédique de France (9 h. du soir, 21, rue des Bons-Enfants).

La Comédie-Française : Inauguration du buste de Sevestre (5 h. 1/2).

Conférences : Inauguration par M. Jules Lemaitre des conférences de la Ligue de la Patrie française (8 h. 1/2 du soir, 83, rue de Grenelle). — Inauguration par M. Mouillard des conférences sur la topographie militaire, organisées par l'Union vélocipédique de France (9 h. du soir, 21, rue des Bons-Enfants).

La Comédie-Française : Inauguration du buste de Sevestre (5 h. 1/2).

Conférences : Inauguration par M. Jules Lemaitre des conférences de la Ligue de la Patrie française (8 h. 1/2 du soir, 83, rue de Grenelle). — Inauguration par M. Mouillard des conférences sur la topographie militaire, organisées par l'Union vélocipédique de France (9 h. du soir, 21, rue des Bons-Enfants).

La Comédie-Française : Inauguration du buste de Sevestre (5 h. 1/2).

Conférences : Inauguration par M. Jules Lemaitre des conférences de la Ligue de la Patrie française (8 h. 1/2 du soir, 83, rue de Grenelle). — Inauguration par M. Mouillard des conférences sur la topographie militaire, organisées par l'Union vélocipédique de France (9 h. du soir, 21, rue des Bons-Enfants).

La Comédie-Française : Inauguration du buste de Sevestre (5 h. 1/2).

Conférences : Inauguration par M. Jules Lemaitre des conférences de la Ligue de la Patrie française (8 h. 1/2 du soir, 83, rue de Grenelle). — Inauguration par M. Mouillard des conférences sur la topographie militaire, organisées par l'Union vélocipédique de France (9 h. du soir, 21, rue des Bons-Enfants).

La Comédie-Française : Inauguration du buste de Sevestre (5 h. 1/2).

Conférences : Inauguration par M. Jules Lemaitre des conférences de la Ligue de la Patrie française (8 h. 1/2 du soir, 83, rue de Grenelle). — Inauguration par M. Mouillard des conférences sur la topographie militaire, organisées par l'Union vélocipédique de France (9 h. du soir, 21, rue des Bons-Enfants).

La Comédie-Française : Inauguration du buste de Sevestre (5 h. 1/2).

Conférences : Inauguration par M. Jules Lemaitre des conférences de la Ligue de la Patrie française (8 h. 1/2 du soir, 83, rue de Grenelle). — Inauguration par M. Mouillard des conférences sur la topographie militaire, organisées par l'Union vélocipédique de France (9 h. du soir, 21, rue des Bons-Enfants).

La Comédie-Française : Inauguration du buste de Sevestre (5 h. 1/2).

Conférences : Inauguration par M. Jules Lemaitre des conférences de la Ligue de la Patrie française (8 h. 1/2 du soir, 83, rue de Grenelle). — Inauguration par M. Mouillard des conférences sur la topographie militaire, organisées par l'Union vélocipédique de France (9 h. du soir, 21, rue des Bons-Enfants).

La Comédie-Française : Inauguration du buste de Sevestre (5 h. 1/2).

Conférences : Inauguration par M. Jules Lemaitre des conférences de la Ligue de la Patrie française (8 h. 1/2 du soir, 83, rue de Grenelle). — Inauguration par M. Mouillard des conférences sur la topographie militaire, organisées par l'Union vélocipédique de France (9 h. du soir, 21, rue des Bons-Enfants).

La Comédie-Française : Inauguration du buste de Sevestre (5 h. 1/2).

Conférences : Inauguration par M. Jules Lemaitre des conférences de la Ligue de la Patrie française (8 h. 1/2 du soir, 83, rue de Grenelle). — Inauguration par M. Mouillard des conférences sur la topographie militaire, organisées par l'Union vélocipédique de France (9 h. du soir, 21, rue des Bons-Enfants).

La Comédie-Française : Inauguration du buste de Sevestre (5 h. 1/2).

Conférences : Inauguration par M. Jules Lemaitre des conférences de la Ligue de la Patrie française (8 h. 1/2 du soir, 83, rue de Grenelle). — Inauguration par M. Mouillard des conférences sur la topographie militaire, organisées par l'Union vélocipédique de France (9 h. du soir, 21, rue des Bons-Enfants).

La Comédie-Française : Inauguration du buste de Sevestre (5 h. 1/2).

Conférences : Inauguration par M. Jules Lemaitre des conférences de la Ligue de la Patrie française (8 h. 1/2 du soir, 83, rue de Grenelle). — Inauguration par M. Mouillard des conférences sur la topographie militaire, organisées par l'Union vélocipédique de France (9 h. du soir, 21, rue des Bons-Enfants).

La Comédie-Française : Inauguration du buste de Sevestre (5 h. 1/2).

Conférences : Inauguration par M. Jules Lemaitre des conférences de la Ligue de la Patrie française (8 h. 1/2 du soir, 83, rue de Grenelle). — Inauguration par M. Mouillard des conférences sur la topographie militaire, organisées par l'Union vélocipédique de France (9 h. du soir, 21, rue des Bons-Enfants).

La Comédie-Française : Inauguration du buste de Sevestre (5 h. 1/2).

Conférences : Inauguration par M. Jules Lemaitre des conférences de la Ligue de la Patrie française (8 h. 1/2 du soir, 83, rue de Grenelle). — Inauguration par M. Mouillard des conférences sur la topographie militaire, organisées par l'Union vélocipédique de France (9 h. du soir, 21, rue des Bons-Enfants).

La Comédie-Française : Inauguration du buste de Sevestre (5 h. 1/2).

Conférences : Inauguration par M. Jules Lemaitre des conférences de la Ligue de la Patrie française (8 h. 1/2 du soir, 83, rue de Grenelle). — Inauguration par M. Mouillard des conférences sur la topographie militaire, organisées par l'Union vélocipédique de France (9 h. du soir, 21, rue des Bons-Enfants).

près de Tuckey Farm, en sautant une haie, il fut frappé à la figure par la branche d'un grand arbre.

Il continua sa course, malgré les blessures reçues au nez et aux yeux ; mais, arrivé à Winslow, il dut descendre de cheval et se faire transporter à Jacob Lodge, sa résidence, où il fut soigné par le docteur Squard.

Nous sommes heureux d'apprendre que sa guérison n'est qu'une question de jours.

— La reine Nathalie de Serbie, accompagnée de sa sœur la princesse Ghika, est arrivée à Florence pour y passer l'hiver dans la villa de Gamberaia, résidence de la princesse Ghika.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le baptême du grand-duc Fedor, fils du grand-duc Alexandre Michailovitch et de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur de Russie qui était présente, accompagnée de l'impératrice, sa mère, et la princesse de Galles, sa tante.

— On vient de célébrer, en la chapelle du palais Xénia, à Saint-Petersbourg, le bapt



## NOTES D'UN PARISIEN

Je n'ai pas eu à me déranger beaucoup, hier soir, pour prendre sur le vif un aimable instantané parisien. De cinq à sept, sans qu'il soit besoin, pour cela, d'y offrir du thé, la grande salle de réception du Figaro est, comme on peut le supposer, très animée et très grouillante. C'est l'heure des visites, des communications, le remous quotidien de gens qui apportent des nouvelles et qui viennent en chercher, comme une réduction de la vie de Paris et du mouvement boulevardier.

Je me trouvais donc, hier soir, dans l'un des coins de la grande salle, recevant un ami. A l'autre bout de la pièce, à peu près remplie et très tumultueuse, j'apercevais un groupe charmant, composé d'une fort jolie et élégante jeune femme et d'un monsieur « très bien ». En face d'eux, se tenait un autre monsieur qui était, lui aussi, « très bien ». La jeune femme et le premier monsieur semblaient causer avec animation; de temps en temps, l'un d'eux se levait, allait à une table voisine et y déposait ou en rapportait un objet. La distance m'empêchait d'entendre ce qu'ils disaient, mais ils paraissaient, à certains moments, fort agités. L'autre monsieur, à côté d'eux, se bornait à les regarder, impassible.

J'étais intrigué, et quand mon ami fut parti, je m'approchai. Et à mesure, il me semblait que je reconnaissais la très jolie jeune femme et les deux messieurs « très bien ». Certes, oui, je les reconnaissais, mais comment, de loin, aurais-je pu penser que c'étaient eux? Car — je vous le donne en mille! — au milieu de ce tumulte et de ce va-et-vient, à cette heure la plus affairée de la journée, les deux premiers personnages étaient Mlle Bertiny et M. Guilty, qui répétaient tranquillement la pièce qu'ils jouaient devant nos abonnés. Et le troisième personnage était Maurice Donnay, l'auteur de la pièce, qui suivait la répétition...

E.

VERMICELLES, MACARONS AUX ŒUFS  
ET SANS ŒUFS RIVOIRE ET CARRET

## Autour des Chambres

Le Tiro de l'opposition. — Un manifeste

La Chambre, qui semble l'oublier complètement, ferait peut-être bien de se souvenir qu'elle discute, à l'heure actuelle, non le budget de 1900, mais la loi de finances en cours d'exercice. Elle est en retard; elle musarde comme si elle avait douze mois devant elle.

Son rapporteur général lui donne le mauvais exemple; tout porte à croire et à craindre qu'il persévérera jusqu'au bout.

M. Pelletan sait, comme tout le monde, que sa fonction lui impose le devoir de défendre le budget. Depuis qu'une entente est intervenue entre la Commission qu'il représente et le ministre, la loi de finances n'est plus uniquement l'œuvre de M. Peytral; celle-ci et celui-là sont deux collaborateurs qui doivent unir leurs efforts et se prêter un mutuel appui. M. Pelletan ne l'ignore pas, mais son naturel l'incline à rendre au budget le même service que la corde au pendu; il le soutient, mais il l'étrangle. Il monte à la tribune pour plaider les circonstances atténuantes; il y déclare les imprécations de Camille.

C'est que M. Pelletan est surtout un homme d'opposition. Lorsque les ministres, fussent-ils radicaux et même radicaux-socialistes, veulent se dresser en face de leur banquette ce grand corps, nouveau comme un saule que surmonte une tête tout en broussailles ou l'on distingue à peine, entre la forêt vierge des cheveux et les taillies de la barbe, deux petits yeux ronds et brillants, ils pâlissent et tremblent, car ils prévoient quelle grêle de noix de coco va pleuvoir sur leurs têtes. Les députés, pareillement, se méfient; ils savent que ce diable d'homme croirait toujours avoir perdu sa journée s'il n'indiquait à ses collègues le supplice d'un interminable discours.

Moins fréquent et moins polix, il avait autrefois un fonds de bonne humeur et d'ironie qui le poussait plutôt à rire de tout qu'à s'indigner de quelque chose, et les délicates jouissances de l'opposition suffisaient à son bonheur. Il est, aujourd'hui, plus amer, plus agri, plus sombre. Il boit avec les finances et tire la savate contre les grandes Compagnies. « Monsieur, ennemi de tout le monde! » c'est sa devise et sa politique.

A de certaines heures, il se retransforme seul derrière la barricade radicale et y tient ferme contre une armée. Il tire, ainsi retranché, des coups de pistolet qui font un peu de bruit et beaucoup de fumée, s'amuse de son propre tapage et se plaint au tumulte de sa petite guerre. Même lorsque les plus enragés des ministres, il se bat, sans se soucier le moins du monde d'être battu.

Quand il y avait, à Marseille, une municipalité jalouse des traditions et des gloires de cette grande ville, la mairie entretenait trois gaisillards superbes dont l'unique fonction consistait à promener à travers les rues leurs costumes orientaux. Lorsqu'ils passaient, solennels et muets, les descendants des Phocéens montraient avec orgueil aux touristes ces Teurs municipaux qui n'étaient pas seulement décoratifs, mais emblématiques: ils représentaient le commerce du Levant! A vrai dire, ils ne vendaient pas grand-chose, pas même des pastilles du sérail, et s'ils se rendaient régulièrement chaque jour à la Bourse c'était en flâneurs; mais, par une convention tacite, on feignait de voir en eux les plus riches négociants de Constantinople, et chacun faisait semblant d'être doué de ce patriotisme mensonge. Un beau matin, ce brillant trio disparut, la Ville étant devenue trop pauvre pour payer ses gloires. Le prestige de Marseille s'en trouva fort diminué.

M. Pelletan remplit au Palais-Bourbon un rôle assez semblable, mais pour rien, pour le plaisir. C'est le Tiro de l'opposition, et c'est naturellement sur sa tête que les ministres, quand ils ne sont pas radicaux, essayent leurs forces. Les aigles de la gauche démocratique se sont réunis hier, avec des airs de conspirateurs, pour rédiger un manifeste dans le silence et l'ombre.

Nous faisons grâce à nos lecteurs de cette phraseologie radicale; le squelette de ce feu d'artifice leur suffira. Voici quelques-uns de ses débris: Respect

## La bonne France

(L'ARRIVÉE DU COMMANDANT)



— Qu'est-ce que vous allez leur dire?  
— La vérité... comme toujours!

de la liberté de conscience et tolérance religieuse, tempérés par la guerre au cléricisme et à l'antisémitisme, « cette autre forme du cléricisme », — Suprême du civil sur le militaire. — Mort au césarisme et à la ploutocratie. — Lait-cité à outrance de l'enseignement. — Impôt progressif sur le revenu. — Révision de la Constitution pour en finir avec la tyrannie sénatoriale.

C'est tout, ou presque tout: c'est peu de chose.

Paul Boas.

## Le départ de M. Constans

M. Constans, ambassadeur de France à Constantinople, a quitté Paris hier soir, à 7 h. 10, par l'Orient-Express, pour aller présenter à S. M. le Sultan ses lettres de créance.

M. Constans avait été reçu hier dans la matinée par M. Charles Dupuy, président du Conseil, avec qui il s'était longuement entretenu. Il avait eu également un entretien avec M. Delcassé, ministre des affaires étrangères.

Ainsi que nous l'avons annoncé, M. Constans ne va faire qu'une courte apparition à Constantinople, et il reviendra à Paris dans un mois. Un grand nombre de personnalités politiques ainsi que d'amis personnels de M. Constans avaient tenu néanmoins à venir lui serrer la main à la gare, où Mme Constans ainsi que les membres de la famille avaient accompagné M. Constans.

Parmi les personnes présentes, on remarquait:

MM. Jean Dupuy, Goujon, Gauthier, Monis, Morel, sénateurs; Granet, ancien chef de cabinet de M. Constans; Emmanuel Arène, Bastide, Etienne, députés; Rivaud, ancien préfet du Rhône; Demagny, conseiller d'Etat; Pissard, inspecteur général des services administratifs; Gailhard, directeur de l'Opéra; le peintre Pollet, le commandant Berger, M. et Mme Roty, Gheusi, Wingert, chef de gare; Lemerre, inspecteur principal des Wagons-Lits; Marchand, ancien sous-préfet; Deloume, Legé-Berthou, Arnault, Abrie, Edmond Millaud, Th. Avoude, Henri Gautier.

Détail amusant: quelques minutes avant le départ de l'Orient-Express, les voyageurs d'un train de banlieue ont acclamé M. Constans.

Au moment où l'Orient-Express se mettait en marche, toutes les personnes présentes se découvrirent, souhaitant un bon voyage à M. Constans, qui, très ému, saluait debout dans son wagon.

Si nous en croyons le *Courrier du soir*, M. Constans, très ému par ce qu'il ne fera actuellement qu'un court séjour à Constantinople, aurait manifesté le désir de se présenter à son poste avec la plus grande simplicité et dans des conditions dépourvues de tout cérémonial.

Cela paraît devoir être assez difficile au nouvel ambassadeur, car une dépêche de Constantinople annonce que, par déférence pour la personne de M. Constans, S. M. le Sultan a décidé d'envoyer à Andrinople un de ses aides de camp, qui accompagnera l'ambassadeur de France jusqu'à Constantinople.

André Nède.

## LE CONGRÈS DE ROME

Le Comité international des Associations de presse s'est séparé hier soir, après quatre laborieuses séances, durant lesquelles il a arrêté l'ordre du jour du prochain congrès de Rome.

Voici, à titre de renseignement pour nos confrères, les différentes questions qui sont inscrites à l'ordre du jour de ce congrès; toutes, comme on le verra, sont d'ordre purement professionnel et intéressent également les journalistes et les directeurs de journaux.

Création d'une carte internationale d'identité pour les membres des associations de presse voyageant à l'étranger. (Rapporteur, M. Victor Tannay.)

Création d'un bulletin périodique pour les communications du bureau central et des associations de presse. (Rapporteur, M. Albert Bataille.)

Etude comparative des diverses législations sur la presse. (Rapporteurs, MM. Alonso de Berana, Albert Osterrieth et Bataille.)

Propriété artistique en matière de presse. Droits des journalistes dessinateurs sur leurs dessins et leurs légendes. (Rapporteur, M. Morel-Retz.)

Réduction des tarifs postaux pour le transport des journaux à l'étranger. (Rapporteurs, MM. Torelli-Viollier et Berger.)

Adoption d'un Code abrégé international pour les dépêches de presse. (Rapporteur, M. Torelli-Viollier.)

Situation légale des journalistes vis-à-vis des journaux, d'après la législation des divers pays. (Rapporteur, M. A. Salles.)

Communication sur le fonctionnement du Tribunal international d'arbitrage institué par le congrès de Lisbonne. (Rapporteur, M. Torelli-Viollier.)

Compte rendu des nouvelles conventions internationales accordant une réduction de tarifs pour les dépêches de presse de pays à pays. (Rapporteur, M. de Beraza.)

Fonctionnement du bureau international des correspondants. (Rapporteur, M. Janzon.)

On voit, par la lecture du programme qui précède, que le bureau international des Associations de presse se tient résolument sur le terrain des questions pratiques, en dehors de toute incursion sur le domaine politique ou religieux. Les résultats qu'il a déjà obtenus sont bien faits pour encourager ses efforts.

Le congrès de Rome, qui s'ouvre, comme nous l'avons annoncé, le 5 avril, consacrerait certainement de nouveaux progrès, sans parler des liens de confraternité et de cordialité que chacune de ces réunions corporatives vient resserrer davantage entre les journalistes du monde entier.

Albert Bataille.

## AVIS DIVERS

DENTS et DENTIERES sans crochets, ressorts et plaque. Adler, seul inventeur, 46, av. Opéra.

ÉVITEZ LES CONTREFAÇONS de la Pâte des Prélats qui, seule, blanchit, adoucit la main. Parfumerie Exotique, 35, rue du 4 septembre.

DIAMANTIMIT par faite. ERNEST, 24, b. Italiens. CHEVEUX ABONDANTS et sains, en détruisant les pellicules par la LOTION VERTE de LENTHERIC, 245, rue Saint-Honoré, Paris. 5 francs. — Franco 5 francs 85.

PAIN GRILLÉ JACQUET, 92, rue Richelieu POUR N'ÊTRE JAMAIS MALADE, lisez le *Journal de la Santé*, hebdomadaire. Abonnement 6 fr. par an. 45, b. Bonne-Nouvelle, Paris.

M<sup>lle</sup> LACHAPPE, matresse sage-femme, reçoit, en consultation, de 2 à 4 h., 27, r. Monthabor, les dames malades, stériles ou enceintes.

GOUTTE, GRAVELLE, RHUMATISMES Guérison immédiate assurée par LA LISERONNE DAVYSONN (Envoi franco de la brochure).

PHARMACIE NORMALE, 17 et 19, rue Drouot, 45 et 47, rue de Provence, Paris.

TEINT obscurci redevient clair instantanément avec le DUVET DE NINON, poudre de riz de la Parfumerie Ninon, 31, r. d. 4-78.

## Nouvelles Diverses

LA CHARITÉ

Une abonnée nous signale une infortune tout fait navrante.

Le 29 décembre dernier est mort, après une longue maladie à l'hôpital Saint-Antoine, un ouvrier plombier, nommé Léon Verdier. Il laisse une famille de six personnes dans le plus complet dénûment.

En effet, sa veuve, âgée de quarante et un ans, a eu le sang tourné par suite de couches, et des varices l'empêchent de pouvoir se tenir debout. Elle a à sa charge sa vieille mère, de soixante-cinq ans, et quatre enfants, Louis, quatorze ans; Emile, treize ans; Auguste, dix ans; Juliette, trois ans.

De tout ce monde, le jeune Louis Verdier, seul, gagne, comme apprenti ciseleur, *un franc par jour*. C'est avec cela que doit vivre toute la famille.

Il y a là une véritable œuvre de charité à accomplir. La famille Verdier demeure rue de Charenton, 233.

LA SEINE

La Seine a encore mesuré de 41 centimètres et on prévoit pour aujourd'hui jeudi une crue plus importante.

Si le mouvement ascensionnel annoncé se produit, il est à craindre que les chantiers de l'Exposition soient envahis par les eaux. Dans la basse Seine, les rives du fleuve sont de plus en plus inondées.

FATALE MÉPRISE

Les obsèques du gardien de la paix Vallé, tué en service dans les fatales circonstances que l'on sait, ont été célébrées hier matin, à dix heures, ainsi que nous l'avons annoncé, en présence d'une nombreuse assistance.

Apporté à la Morgue à neuf heures, le cercueil avait été déposé au milieu du chœur de Notre-Dame, sur un haut catafalque autour duquel se tenaient un gardien de la paix, un garde républicain, un pompier, un gendarme, un inspecteur de la Sûreté et un inspecteur du service des recherches.

La messe a été dite au maître-autel par M. l'abbé Marie, et l'absoute a été donnée par un archi diacre de Notre-Dame.

Après la cérémonie religieuse, le convoi s'est rendu à la caserne de la Cité dont le porche, drapé de tentures noires aux armes de la Ville, avait été transformé en chapelle ardente. C'est là que le cortège s'est formé pour se diriger vers le cimetière Montparnasse.

De très belles couronnes avaient été envoyées par la Préfecture de police, par la Ville, la Ligue des patriotes, la Caisse des victimes du Devoir, les gardiens de la paix du dix-septième arrondissement, et par des locaux

res de la maison où l'infortuné gardien avait trouvé la mort. Ces couronnes et de nombreux bouquets avaient été déposés sur plusieurs chars qui précédaient une brigade de gardiens de la paix.

Le deuil était conduit par le père, le frère et le beau-frère de Vallé. Derrière eux, MM. Adrien Dupuy, représentant le président du Conseil; Collignon, représentant le ministre de l'Intérieur, et des envoyés des ministres de la guerre, de la marine et du gouverneur militaire de Paris. Venaient ensuite: MM. Charles Blanc, préfet de police, et Laurent, secrétaire général; Lozé et Lépine, anciens préfets de police; Bruman, secrétaire général de la préfecture de la Seine; Forichon, premier président de la Cour d'appel; Vel-Durand, président de l'Association amicale des gardiens de la paix; Achille, Villain, Ranson et de nombreux conseillers municipaux.

Puis, d'importantes délégations d'officiers de paix et de gardiens de tous les arrondissements, du corps des sapeurs-pompiers, des gendarmes, des directeurs et gardiens de

Le service d'ordre était dirigé par MM. Orsat, commissaire divisionnaire, et Lebon, officier de paix.

Au cimetière, après que le corps eût été descendu dans le caveau du monument funéraire élevé par la Ville aux « Victimes du Devoir », M. Blanc prenant la parole, a adressé un dernier adieu à Vallé:

« Messieurs, dit-il, un nom de plus vient s'ajouter, sur cette pierre, à la liste, hélas! trop longue, à la liste des serviteurs de Paris morts pour sa défense.

« Entré depuis trois ans à peine dans la police municipale, le bon et vaillant garçon que la mort brutale vient de frapper dans sa vingtième année avait marqué sa modeste place parmi nous par de sérieuses qualités de discipline, de dévouement et de courageuse initiative.

« Au mois d'octobre dernier, il risquait bravement sa vie pour arrêter un cheval emporté. Il y a cinq jours, on fait appel à son concours: des malfaiteurs lui sont signalés comme dévalisant le sixième étage d'une maison voisine. Il se hâte et, suivant les indications qu'on lui donne, s'élance sur le toit à la poursuite des malfaiteurs disparus.

« Malgré le vent qui souffle en tempête, malgré l'insécurité et la pluie qui rendent cette course sur les toits mortellement hasardeuse, il va. Soudain, une détonation retentit: une balle le frappe en pleine poitrine. Dans quelques conditions? La justice nous le dira. Le malheureux s'effondre et, quelques minutes plus tard, il rend le dernier soupir. La Préfecture de police comptait un martyr de plus tombé comme ses devanciers, simplement, brièvement, victime de son courage et du devoir professionnel.

« La grandeur de ce sacrifice, la simplicité de cette mort parlent plus haut que je ne saurais le faire, et Paris s'est ému avec nous de ce nouveau et sanglant tribut payé par les gardiens de la paix.

M. Achille, secrétaire du Conseil municipal, a prononcé ensuite quelques paroles émuës.

ACTE DE COURAGE

Le cheval attelé au fiacre 3,043, de la Compagnie générale des petites voitures, s'est emballé, avant-hier soir, dans la rue du 29-Juillet. Son cocher n'ayant pu le maîtriser, l'animal affolé s'était engagé dans la rue de Rivoli et allait causer de sérieux accidents, lorsque le caporal Lefaire, de la 2<sup>e</sup> section des commis et ouvriers, caserné à Latour-Maubourg, s'est courageusement élancé à la tête du cheval emballé.

Après s'être laissé traîner sur un assez long parcours, le courageux militaire a réussi à se rendre maître du cheval.

Une chaude ovation a été faite au caporal Lefaire par les nombreux passants qui avaient été témoins de l'acte de courage qu'il venait d'accomplir.

Le Parquet de Bruxelles faisait mettre, il y a trois semaines environ, en état d'arrestation

PAR CYRANO

un sieur Loignon, sujet français, ancien agent de change, inculpé d'escroquerie, d'abus de confiance et de banqueroute frauduleuse. Loignon réussit à obtenir sa mise en liberté sous caution et il en profita pour gagner Paris.

Le Parquet de Bruxelles demanda, par commission rogatoire, au Parquet de Paris de retrouver, d'arrêter et de poursuivre l'escroc. M. Boucard, juge, désigné pour l'instruction de cette affaire, chargea M. Roy, commissaire aux délégations, d'exécuter le mandat d'amener qu'il lui remit.

Le magistrat a procédé hier matin à l'arrestation de Loignon qui se cachait rue des Vinaigriers, et il a saisi toute sa correspondance.

Les détournements commis par l'ancien agent de change sont considérables.

Le directeur d'un établissement financier de la rue Vivienne, M. Péan, a tenté, hier après-midi, à quatre heures, de se suicider en se logant une balle de revolver dans la tempe droite.

Au bruit de la détonation, M. Richard, son caissier, accourut et fit donner les premiers soins au désespéré.

L'état de M. Péan a nécessité son transport à l'hôpital Beaujon.

ACCIDENTS

Deux ouvriers couvreurs sont, hier, tombés des toits sur lesquels ils travaillaient.

L'un, Lucien Bernard, âgé de quarante-six ans, est tombé d'une maison du boulevard Voltaire et s'est tué sur le coup.

L'autre, Joseph Toillier, qui travaillait rue Amelot, a fait une chute de la hauteur de six étages. Il a été transporté, mourant, à l'hôpital Saint-Louis.

Un charbonnier, François Boucharenc, âgé de vingt-sept ans, et son frère Jean, avaient eu, hier matin, beaucoup plus qu'il ne convient.

A trois heures et demie, ils frappèrent à la porte d'un marchand de vin du quai d'Orsay et, comme on ne leur ouvrit pas, ils se livrèrent à un tapage infernal.

Des agents survinrent et les deux pochards s'enfuirent, poursuivis par les gardiens de la paix, qui les avaient pris pour des cambrioleurs.

Croyant ne pouvoir les rejoindre, un des agents tira en l'air un coup de revolver qui attira l'attention d'un militaire en faction au Campement des lits militaires.

Le soldat barra la route aux deux hommes, croisa la baïonnette et cria: « Halte-là! »

François Boucharenc ne s'arrêta pas à temps et vint s'enfermer sur la baïonnette du factionnaire.

A ce moment les agents arrivèrent et emmenèrent les deux frères au poste du quartier du Gros-Cailion.

François Boucharenc, assez grièvement blessé à la poitrine, a été transporté à l'hôpital Laennec.

Son frère, après explications, a été laissé en liberté provisoire.

QUIQUI

Il y avait plusieurs années que M. F., qui tient un hôtel meublé rue Duperré, avait Quiqui chez lui et il lui avait voué une amitié profonde. Il est vrai que personne mieux que Quiqui ne savait faire le mort, battre du tambour, tenir une pipe entre ses dents. Quiqui était un lapin savant.

Il y a quelques jours, Quiqui disparut. Cela causa à son maître beaucoup de peine et d'inquiétude, d'autant plus que Quiqui était un lapin sage, rangé, pas vadrouilleur du tout, ayant une conduite modèle. Il fallait qu'il lui ait arrivé un accident.

Hélas! oui. Hier matin, la bonne de M. F.







## FIGARO A MADRID

Madrid, 14 janvier.

Nous disions, il y a quelques jours, que telle éventualité ou telle combinaison pourrait se présenter, qui déterminait M. Sagasta à conserver le pouvoir. L'événement semble nous donner raison.

M. Sagasta, qui eut hier une entrevue avec la Reine, a déclaré en sortant du palais, qu'on s'était trop pressé d'ouvrir sa succession; que, ni avant sa maladie, ni depuis son rétablissement, il n'avait été question de la démission collective du cabinet.

— Nos adversaires, a-t-il dit, ont pris leurs désirs pour des réalités. Il n'y a point de crise et demain le Conseil se réunira pour l'expédition des affaires courantes.

— Ainsi, monsieur le président, vous vous présenterez devant les Cortes avec le cabinet actuel?

— Certainement!... Mais nous n'en sommes pas encore là!

Ces déclarations du président du Conseil étaient naturellement, dans la soirée, l'objet de tous les commentaires, et il se trouvait des gens pour rappeler que ce n'est pas la première fois que M. Sagasta dément catégoriquement l'existence d'une crise, alors qu'il a déjà en poche les démissions de ses collègues.

Toutefois, l'opinion la plus accréditée — et relayée par un membre influent du parti libéral — est celle-ci: «M. Sagasta sait très bien pouvoir compter sur les concours nécessaires, au cas où il devrait reconstruire son ministère; mais il éprouve des résistances quand il agit la question de la dissolution des Cortes. Or, il sait aussi que certains de ces concours lui feraient défaut s'il ne pouvait, par un décret de dissolution, assurer un lendemain à une nouvelle combinaison ministérielle, et, par suite, son plan est d'aujourd'hui toute crise aussi longtemps qu'il n'aura pas vaincu ces résistances.»

Un autre facteur, et non des moins importants, contribue sans doute aussi à prolonger l'existence du cabinet. C'est la nouvelle attitude d'un groupe très restreint comme nombre, mais puissant comme influence: le groupe des capitaines-généralistes.

Ces hautes personnalités militaires, qui auraient peut-être vu sans enthousiasme l'arrivée au pouvoir de M. Silvela, mais qui, dans tous les cas, ne lui auraient pas fait une opposition irréductible, se montrent aujourd'hui fort irrités contre le chef du parti conservateur, qui vient de conclure une alliance avec le général Polavieja et d'accepter comme siens certains points de son programme.

Le maréchal Martínez Campos, notamment — qui ne pardonne pas au général Polavieja ses attaques contre les hommes qui ont été et sont encore ses chefs hiérarchiques, et qui, dit-on, a rompu toutes relations avec lui — est très mécontent de M. Silvela et il est vraisemblable que son attitude et celle de ses collègues ait pour effet de retarder l'entrée aux affaires des conservateurs, alors qu'on la jugeait imminente il y a huit jours à peine. Ainsi, M. Silvela, qui s'était gagné un certain nombre d'adhésions nouvelles en faisant sa jonction avec le général Polavieja, s'aliène, du même coup, les grands chefs de l'armée dont l'influence se fait toujours puissamment sentir dans toutes les combinaisons, et ce n'est pas là une des moindres surprises de cette politique intérieure espagnole qui sollicite toujours l'attention; mais qui déconcerte aussi toutes les prévisions.

A bref délai sera soumis à la signature de la Reine régente un décret disposant que les plus grands honneurs seront rendus aux restes de Christophe Colomb à leur arrivée en Espagne.

Le duc de Veragua, dernier descendant de l'illustre navigateur, présidera les cérémonies qui auront lieu à Cadix et à Séville.

Figaro.

## LA VIE ARTISTIQUE

## AU CERCLE VOLNEY

Bonne petite moyenne habituelle, au Cercle Volney. Assurément, si nous vivions dans un pays et dans un temps aussi civilisés que nous le croyons, ces expositions de club pourraient être quelque chose d'exquis. A la curiosité des œuvres nouvelles révélées se joindrait l'attrait d'une réception intime, élégante, variée chaque année, de façon à causer aux visiteurs des surprises.

A vrai dire, c'est précisément cela qui manque à ces expositions: c'est la surprise, la seule bonne chose en art (car remarquons que les plus belles œuvres, celles qu'on connaît le mieux, conservent toujours l'impression surprenante de la première rencontre). Or, à ces «petits Salons» nous retrouvons toujours le même paysage du même exposant, le même portrait du même peintre célèbre. On sait même le format de la toile, la place qu'elle occupera, et encore bien d'autres choses. Ah! l'on peut dire que nous sommes gens aimant leurs habitudes.

Quoi qu'il en soit, le Salon Volney est assez honorable cette année. Il nous a même semblé qu'il s'y était glissé moins de choses absolument médiocres qu'en certaines saisons. Pourtant, il est bien évident que l'on n'a pas affaire à un jury bien sévère.

Portraits et paysages, cela va sans dire, dominant comme de coutume. Les meilleurs portraits sont visiblement, celui d'un amateur d'estampes dans son cabinet, par M. Jean Veber, petit tableau précieux d'exécution; celui d'un prêtre, par M. Lauth, et celui de M. Chaplain, le graveur en médailles, par M. Benjamin-Constant, d'une exécution sévère, quoique habile, et d'un caractère attentif. M. Honner a envoyé seulement un tout petit profil d'homme; M. Bonnat, avec son énergie qui ne diminue point, un portrait d'un docteur connu; les portraits de M. Bonnat auront tous deux le mérite, plus tard, d'être des documents très véridiques.

Si nous passons aux meilleurs paysages, nous trouvons à signaler les suivants: M. Albert Gosselin, une *Vallée de Cernay*, délicate et recueillie; M. Raphaël Collin, une clairière ensolée avec une gracieuse figure de femme, de blanc vêtue — un peu l'idée du panneau de l'Opéra-Comique — en plus, tableau de genre. M. Adrien Demont, *Le Chemin*, paysage, comme toujours d'un sentiment très intelligent, mais cette fois d'une exécution un peu maçonnerie; puis

les *Oranges*, paysage d'Espagne, qui manque des qualités d'imagination qui donnent l'intérêt aux œuvres de cet artiste. M. Cadel peut être envisagé comme paysagiste, avec son excellent petit tableau de Bretonnes passant une rivière, d'un sentiment artistique très fin, tandis que dans un certain *Enfant prodige*, intéressant comme idée première, l'effet n'a pas abouti. *La Seine près Pont-de-l'Arche*, coucher de soleil, par M. Nozal est aussi un paysage réussi. Puis il faudra citer encore, parmi ceux qui méritent l'attention, les deux envois de M. Guignard, celui de M. Bouchor, la *Maison de M. A. Rigolot*; les petites marines de M. Legout-Girard, surtout le *Débarquement de poissons*, spirituellement enlevé. M. P. Buffet a envoyé deux de ses études faites en Abyssinie; elles sont sèches et peu attrayantes d'exécution.

Le cas de M. Carolus-Duran est intéressant à étudier: il envoie un petit intérieur de Saint-Marcel peint il y a trente ans, et des fleurs d'hier. Le petit intérieur est exécuté avec conscience, presque avec timidité, et il est excellent. Les fleurs manquent absolument de timidité, et elles ne sont point belles.

Les toiles de figure et de genre sont en moins grand nombre que les paysages et les portraits; c'est la proportion habituelle. M. Bouguereau envoie sa petite fille bien connue nous faire une révérence. M. Bouguereau est étonnant: il ne vieillira jamais, du moins de son vivant.

La petite princesse orientale de M. Bordes, qui est, paraît-il, un portrait, est assez crânement peinte. M. Gustave Courtois expose une *Vénitienne* d'une correction sévère et fière, un morceau d'une belle tenue, et un certain lac trop joli avec un certain trop joli jeune homme. Nous ne pouvons pas nous faire, décidément, à cette conception d'un artiste capable, d'autre part, de peindre des morceaux aussi remarquables que cette *Vénitienne*. Une figure exposée par M. Guinier n'est pas sans charme.

A la sculpture, M. Ascoli a envoyé le portrait de Georges Barr en *Gringoire*, cette fois délicatement fondue en émail, et une plaisante fantaisie d'une petite personne qui se pèse. «Qui bien se connaît, bien se porte...» Vous savez le reste. M. Boucher, un *Faune*, groupe en marbre, et M. Puech deux bustes.

A signaler encore, à la peinture, le portrait de Mme Daniel Le Sœur, par M. Chabas; ceux qu'envoient MM. Léon Dufour, Chanaillies, Achille Cesbron; puis les tableaux de genre de MM. Rousset, Neymarck, Weeks, Zwiler, Pascal Blanchard.

On a réservé une place spéciale à toute une série d'études et de dessins de M. Albert Meignan, en vue de la décoration du foyer de l'Opéra-Comique. Cela atteste, du moins, beaucoup de recherche; on pourrait même dire que, dans ce format, ce n'est pas une désagréable autre chose. Mais qu'est-ce que cela prouve? C'est que jeter sur un bout de toile une idée ingénieuse et couvrir une voûte, une muraille ou un plafond, cela fait deux choses bien distinctes. Mais que d'artistes de notre temps auront confondu illustration avec décoration!

Arsène Alexandre.

## LA VIE LITTÉRAIRE

## LA DÉBANDADE

M. Marcel Lami publie aujourd'hui, sous ce titre: *La Débandade*, un très curieux livre sur la guerre gréco-turque à laquelle le jeune écrivain a participé.

Ce sont ses souvenirs de volontaire. Nous en détachons un trop court chapitre sur les volontaires:

## LES VOLONTAIRES

J'ai parlé parfois des volontaires avec une ironie que je déteste, car elle n'est guère qu'un excellent prétexte pour n'aller point au fond des choses. Car le fond des choses, c'était la détresse; notre bande, avec ses blouses de décor, son état-major hyperbolique, ses journalistes capitaines et ses députés colonels, semblait d'abord une troupe d'opéra-comique. A mesure que je l'ai mieux pénétrée, que j'ai reçu, aux étoiles ou sous la pluie, plus de confidences, elle m'est survenue apparue comme tragique. Ah! mes pauvres camarades, combien de mystères se cachaient derrière vos fronts qui semblaient joyeux! Les idées généreuses, le besoin des aventures, l'élan et la joie des causes sacrées avaient bien poussé quelques-uns d'entre vous et il n'est peut-être pas un, même parmi les plus las et les plus lûlés, qui n'ait été effleuré par leur vent puissant; mais c'était surtout la marée du désespoir qui portait vers les tueries les garibaldiens déjà blessés avant le combat de blessures invisibles plus douloureuses que les blessures sanglantes. Si on y était entré dans ces cœurs, on y eût trouvé sans doute un musée de toutes les misères humaines. Ce haut gaillard qui nous chantait des chansons provençales pour nous redonner du cœur et se redressait nerveusement en esquissant quelque chose qui voulait être un sourire, pauvre enfant battu, malmené, adolescent misérable, parvenu à force d'énergie et de labeur aux honneurs politiques, portait en lui les affres de sa carrière politique tout d'un coup brisée. — Et il semblait manger du gigot de très bon cœur, écouter des histoires en simple bon vivant.

Un autre, venu à Paris avec des espérances de gloire littéraire, ne parvenait plus à placer de la copie, ne pouvant plus nourrir la maîtresse qu'il aimait, cachait en ses espérances déçues, ses craintes d'avenir et l'angoisse de ne pas savoir ce que devenait la femme abandonnée. — Et il semblait fumer et sacrer le plus tranquillement du monde.

Un troisième, enfant de promesse, emporté avant l'âge par toutes les ambitions du cœur et de l'esprit, précipité par sa faute et par le hasard dans les humiliations, les remords et le sentiment de sa déchéance, ayant gâché sa vie, son âme et sa fierté, désirait abandonner quelque part, comme une loque, l'ombre de lui-même. — Et il semblait causer avec tranquillité de la pluie et du beau temps, du Turc et du diadoque, du Parthénon et des femmes.

Ainsi nous ne présentons jamais que le masque de nos-mêmes et nous ne fréquentons que des fantômes. Il n'y avait guère que le vieux joueur qui portait sur sa personne la défaillance intérieure et dont l'aspect fit à l'image et à la ressemblance de son âme. Chez cet élégant jadis, pas un souvenir de

tenue, des pantalons tirebouchonnants, un képi déformé, mal posé; une face morne aux lèvres pendantes, comme si, dans le relâchement de ses muscles et de son courage, il n'avait même plus l'énergie du petit effort nécessaire pour les fermer; et des yeux, des yeux qui avaient dû être beaux, dans lesquels des femmes s'étaient regardées avec amour, mornes, inexpressifs devant le va-et-vient du monde extérieur, inexpressifs aussi de son monde intérieur immobile, — des ruines d'yeux et de regards, les plus affreuses de toutes les ruines, justement parce que les yeux et les regards sont les plus beaux spectacles qu'il soit donné à l'homme de contempler.

Il y avait encore bien d'autres désespoirs et d'autres misères. Et je n'ai pas tout dit; et je n'ai pas tout su, dans l'incertitude provoquée par la fatigue et le va-et-vient incessant d'hommes nouveaux, dont la nouveauté n'est plus sensible, car quand on vit dans une foule il est incroyable à quel point on se contente de peu de notions sur un individu, et comme on perd vite la sensation et l'attraction de l'énigme que chacun porte en soi.

Marcel Lami.

## Les Livres

## MÉMOIRES

*Lettres inédites de la marquise de Sade.* Tout le monde ne sait pas que le «divin marquis», qui roula de fange en fange jusqu'au cabanon des fous, à Charenton, fut époux et père, et que sa femme fut une sorte de sainte, dévouée à ce monstre jusqu'à l'adoration. M. Paul Ginisty, dans la *Grande Revue*, a rétabli la physiologie de la marquise de Sade en publiant quelques-unes des lettres qu'elle écrivait à son mari dans les diverses prisons où le conduisirent les épouvantables débâcles qu'il se contentait de décrire avec tant d'ardeur quand il ne trouvait les autres en pratique.

Tout en admirant le sentiment d'abnégation de la femme pour son mari, tout en admettant l'indulgence que prescrit la charité chrétienne, je ne puis me défendre de trouver quelque peu exagérée l'affection que peu idolâtre, la marquise portait à l'auteur de *Justine*, un livre qu'elle dut pourtant connaître. Elle aime cet homme plus que ses enfants et, quand il est écroué au donjon de Vincennes, pour des crimes indicibles, elle lui écrit, lui parlant de son fils: «Je l'embrasse doucement à cause de la ressemblance qu'il a avec toi.» Elle date une lettre qu'elle lui écrit du «17 mai, jour particulièrement consacré à l'aimer». Elle prodigue à cet homme, qui réunit en lui les vices les plus invraisemblables, les «mon bon petit», les mots les plus tendres; elle le supplie de se bien conserver puisqu'il lui est «plus cher que sa propre vie»; elle «l'embrasse passionnément»; elle ne rêve que d'être réunie à lui; elle lui écrit: «Je t'adore toujours autant, avec la même violence»; elle veut être «la gaine par laquelle passeront ses ordres»; elle veut lui «plaire absolument dans tous ses desirs»; elle a peur d'engraisser et de devenir «une grosse coque» dans la crainte de «lui déplaire à sa sortie de prison», etc., etc.

En bien! je l'avoue, ces marques de dévouement, cette adoration sans relâche pour l'homme qui a été un inventeur dans le vice humain, qui l'a poussé jusqu'au crime, me paraissent singulièrement exagérées de la part d'une femme intelligente et qui devait connaître à fond son marquis de Sade.

Il semble qu'elle aime surtout la chair de ce monstre et que le reste n'existe pas pour elle. Cet aveuglement, heureusement, ne dura pas toujours, puisqu'elle fut obligée de demander à être séparée de ce satyre dément; mais on s'étonne que cette Pauline n'ait songé à adorer son étrange Polyteuque, et ait tant négligé de lui faire remarquer que sa conduite était quelque peu répréhensible. Mais l'amour ne raisonne pas et les lettres de la marquise de Sade, qui en sont poétiques, sont faites pour le prouver une fois de plus.

Et, à propos du trop célèbre marquis, nous retrouvons dans nos papiers cette copie d'une partie du testament qu'il fit, à Charenton, et qui est assez curieux, comme on en pourra juger.

Je défends que mon corps soit ouvert sous quelque prétexte que ce puisse être. Je demande, avec la plus vive instance, qu'il soit gardé 48 heures dans la chambre où je le décerai, placé dans une bierre de bois qui ne sera clouée qu'au bout des 48 heures prescrites ci-dessus, à l'expiration desquelles ladite bierre sera clouée; pendant cet intervalle, il sera envoyé un exprès au sieur Lenormand, marchand de bois, boulevard de l'Égalité, 101, à Versailles, pour le prier de venir lui-même, suivi d'une charrette, chercher mon corps pour être transporté, sous son escorte, au bois de la terre de La Malmaison, commune de Marolles, près d'Épernon, où je veux qu'il soit placé, sans aucune espèce de cérémonie, dans le premier taillis fourré qui se trouve à droite dans ledit bois, et en y entrant du côté de l'ancien château par la grande allée de partage... La fosse une fois recouverte, il sera semé dessus des glands, afin que, par la suite, le terrain de ladite fosse se trouvant regarni et le taillis se trouvant fourré, comme il l'est auparavant, les traces de ma tombe disparaissent du dessus la surface de la terre, comme je me flatte que ma mémoire s'effacera de l'esprit des hommes.

«Fait à Charenton-Saint-Maurice, en état de raison et de santé, le 30 janvier 1806.

» D.-A.-F. SADE. »

Le misérable y mourut seulement à la fin de 1814. Mais, le marquis de Sade idolâtre par une femme vertueuse, voilà ce qu'on n'eût jamais pu rêver. Amour, amour, quand tu nous tiens!

Dans le recueil: *Souvenirs et Mémoires*, qui contient des relations de la campagne de 1792 sur le Rhin, d'après des témoins oculaires allemands, communiquées par le capitaine P.-A. Veling, je trouve, entre autres passages curieux, ces paragraphes qui nous renseignent sur ce qu'on pensait du soldat français à l'étranger, à cette époque. Il est utile de remarquer que les Français, vainqueurs dans toute l'Europe ou à peu près, devaient être généralement odieux à tous les peuples, surtout au peuple allemand. Voici cependant ce que nous disent des Allemands qui ont pris note de leur passage chez eux. La ville de Spire vient d'être prise, et une contribution de guerre lui a été imposée:

La municipalité vida ses caisses, les habitants, sans exception, riches et pauvres, ap-

portèrent tout ce qu'ils possédaient en fait d'argent ou, suivant le cas, la somme pour laquelle ils avaient été imposés.

Le fait que voici mérite d'être signalé. Quelques chasseurs français, ayant trouvé une pauvre femme qui se lamentait parce qu'elle avait été taxée à un demi-carlin (environ dix francs de notre monnaie), somme qu'elle ne pouvait réunir, se cotisèrent pour lui la donner.

Et plus loin:

La discipline, ou plutôt la subordination (sic), n'a jamais été aussi rigide chez les Français que chez les Allemands. Et pourtant, les soldats français n'ont commis en aucune circonstance tant d'excès que les Allemands. Il leur était interdit, sous peine de mort, bien qu'ils fussent en pays ennemi, de piller, de porter atteinte à la propriété d'autrui, de prendre des fruits ou des légumes... Des Français m'ont assuré que les épidémies qui ont dévasté l'armée prussienne, en Champagne, provenaient uniquement de l'usage immodéré que les soldats avaient fait de raisins et autres fruits qui n'étaient pas mûrs... Les gens gais ne sont pas méchants, or, la gaieté est le fond du caractère français. Il y a bien parfois des exceptions, mais qu'est-ce que cela prouve? On a prétendu souvent que les Français avaient tout détruit sur leur passage. Il y a certes, eu des excès commis par certains d'entre eux, mais le plus grand nombre prêtait fréquemment leur aide à nos paysans. En bien des endroits ils ont mis leurs chevaux à leur disposition pour labourer les champs; et même, quelques-uns, saisis de compassion à la vue des malheureux de nos compagnons, s'étaient mis à la charrette qu'ils traînaient en chantant: «Ça ira!» Voilà une grande d'âme que l'on ne trouvera pas chez beaucoup de nations!

(Die Franzosen am Rheinstrome.)

Des gens qui se rendent justice de cette façon n'étaient évidemment pas faits pour se haïr, et il n'a pas moins fallu que les efforts des gouvernements pour les forcer à s'entr'égorguer. Les sceptiques de la diplomatie ont décrié qu'au fond les peuples n'étaient guère plus que des troupeaux de moutons, soit! mais il faut reconnaître que, pour la plupart du temps, ils ont de bien funestes bergers.

## HISTOIRE

Jusqu'à présent, les historiens graves avaient considéré comme une phrase de romancier ou de poète celle par laquelle Michelet décidait que «La Hague, fort secondaire en apparence, trancha le nœud de l'avenir». Il appartenait à un jeune historien, M. Georges Toudouze, dans une œuvre qui est son livre de début: *la Bataille de La Hougue*, de nous prouver que Michelet avait été devin quand, n'ayant encore ni preuves, ni documents, il avait écrit cette phrase. Ces preuves, M. Georges Toudouze a su les découvrir dans les archives de la marine et de la guerre, au Dépôt des fortifications de la guerre, là où elles dorment poudrées et ignorées. Aussi, son histoire de la *Bataille de La Hougue* et de ses tristes conséquences est-elle le récit le plus complet, et en même temps le plus coloré, qu'on nous ait donné jusqu'à ce jour de cette défaite de Tourville, qui cependant nous valut quelque gloire. C'est un livre, sinon des plus consolants, du moins des plus utiles, pour notre histoire, et qui sera complété, dans le courant de l'année, par une œuvre plus étendue: *la Défense des côtes de France, de Dunkerque à Bayonne, au dix-septième siècle*, en préparation, également, à la librairie militaire R. Chapelot et C<sup>e</sup>.

## LIVRES DIVERS

Nous avons signalé, à l'époque de son apparition, un volume de pensées, signées Marie Valyère et ayant pour titre: *Heures grises*. Ces pensées nous ont paru alors devoir attirer l'attention, parce qu'on les sentait nées de la méditation et tombées sur le papier alors seulement que l'esprit les avait suffisamment contrôlées et mûries. Aujourd'hui, l'auteur publie chez Lemerre un volume similaire intitulé: *Nuances morales*, qui ne le cède en rien au premier et qui renferme des pensées comme celles-ci:

Il faut être très jeune pour prétendre dire des choses définitives.

Arriver à propos, c'est une chance; s'en aller à propos, c'est un art.

Etre gai, c'est être supérieur à sa destinée.

Les gens froids ont l'avantage de ne pas varier comme les autres: ils ont moral comme du physique, la glace conserve.

On n'écoute jamais les délicats, ils ne parlent pas assez haut.

La conversation sera morte en France le jour où l'on parlera seulement des choses que l'on suit.

La conversation de X... est pleine de faux départs, et surtout de faux arrêts. En essayant de lui donner la réplique, on a toujours l'air de lui couper la parole.

Pour dire à ses amis leurs vérités, il faut désigner leur amitié.

On n'aime vraiment bien que les amis dont on est fier.

Les premières victimes de l'amour, ce sont les confidentes des amoureux.

Aimer, c'est montrer à la douleur où elle peut frapper.

Dans les profondes affections, le sommeil est un bienfait; mais, au réveil, on paye en un instant tout l'arrière de la douleur.

L'homme coupe et déchire. La femme découpe, en enlevant jusqu'à la trace des points.

Comme on le voit, ce recueil de pensées est loin de la banalité que nous apportent généralement les livres de ce genre, qui ne font que répéter, avec de simples modifications, ce que d'autres ont dit avant eux. Dans celui-ci, ce qui frappe, c'est en même temps que la netteté et la franchise de la forme, la justesse de l'observation. Enfin, le meilleur éloge que j'en puisse faire, c'est de dire qu'en lisant ces remarques sur toutes choses, il semble qu'elles soient nées, et qu'on les vérifie rien qu'en se souvenant de ce qu'on a vu ou entendu, pour peu qu'on ait vécu.

Philippe Gilie.

## La Vie Sportive

## LE TURF

COURSES A NICE  
PRIX DE S. A. S. LE PRINCE DE MONACO  
(Steeple-Chase, 3,400 mètres)

PARTANTS ET MONTES PROBABLES  
Agar: A. Roberts  
Belfort: T. Newby  
Rectitude: C. Dambelle  
Fénélon II: West  
Sister Frances: Seibert  
Baladin II: Evans  
Cluny II: Rich  
Pimpant: Phin  
Savoyard: F. Hart  
Menil Jean: Delorme  
Saint Yvain: Maidment  
Maré: Bates  
Fusain: A. Clay  
Manou: Cook  
La Marquise: J. Dambelle

COTE DES PARIS  
4/1 Baladin II  
4/1 Saint Yvain  
4/1 La Louette  
6/1 Savoyard  
8/1 Rectitude  
8/1 Alvarez  
10/1 Maré

40/1 Fusain  
10/1 Menil Jean  
12/1 Cluny II  
12/1 Gaudana  
12/1 Agar  
16/1 à 20/1 les autres

TIR AUX PIGEONS DE MONACO  
(Par dépêche)

Soixante tireurs se sont présentés pour disputer le 1er prix supplémentaire; les deux premières places ont été partagées entre MM. Hall Langhendouck, 8/8; la troisième place a été pour M. Riva, 9/10.

Robert Milton.

AUTOMOBILISME  
Les courses de côte ou courses de vitesse, sur courtes distances, qui viennent d'avoir lieu et qui, par la voie des défilés, vont se renouveler fréquemment — sans compter les grandes courses que pourra organiser l'Automobile-Club de France — viennent de mettre sur le tapis une question des plus intéressantes: celle des chronomètres.

Les records se prennent à des cinquièmes de seconde près. Il importe donc d'avoir des personnes compétentes, exercées et munies d'instruments de précision. La vélocipédie en connaît son temps l'indiscutable nécessité, et elle a institué une classe de chronomètres officiels qui, acceptant d'avance un tarif qui avait été établi d'après les besoins du moment, devaient leur concours à toutes épreuves ou records qui réclamaient leur présence.

Paul Moyan.

PETITES NOUVELLES  
Automobilisme. — L'Automobile Vélo-Club de Nice a fait il y a quelques jours l'excursion, à saint-Jean, que ses membres avaient projetée depuis une quinzaine. Une vingtaine de véhicules, tricycles et voitures, ont gagné le but par la route, tandis que les membres du Club nautique qui s'étaient joints aux chauffeurs, y arrivaient par mer.

Ensuite, banquet, toasts et continuation de la promenade jusqu'à Beaulieu.

Le prix de la voiturelle Decauville — 3,500 francs — a été beaucoup de chauffeurs qui hésitent à faire pour leurs débuts l'acquisition de

OUTILLAGE INDUSTRIEL et AGRICOLE  
(Nouveau Tarif-Alum, Franco 0°75)

A. TIERSOT  
PARIS

Petites Annonces  
La Ligne... 6 francs.  
Les insertions ou Citations... 5 francs.  
dans le délai d'un mois, la Ligne... 5 francs.

La Ligne se compose de trente-six lettres.

PLAISIRS PARISIENS  
Programme des Théâtres

MATINÉES  
FRANÇAIS. — 1 h. 0/0. — Phédre; la Confiance; les Plaidiers.

ODÉON. — 1 h. 1/2. — Le Malade imaginaire.

CHATELAIN. — 1 h. 1/2. — La Poudre de Perlinpinpin.

FOLIES-BERGÈRE (2 h. 1/2), OLYMPIA (2 h.), PARISIENNA (2 h. 1/2), EL DORADO (2 h.), THÉÂTRE DES CAPUCINES (2 h. 1/2), LE CANTON (2 h. 1/2), CIRQUE D'HIVER (2 h. 1/2), CIRQUE MEDRANO (2 h. 1/2).

Même spectacle que le soir.

SOIRÉE

OPERA. — Relâche.

FRANÇAIS. — 8 h. 1/2. — Adrienne Lecouvreur. DEMAIN, Louis XI.

OPERA-COMIQUE. — 8 h. 1/2. — Fidélio. DEMAIN, Carmen.

ODÉON. — 8 h. 1/4. — La reine Fiammette. DEMAIN, même spectacle.

GYMNASE. — 8 h. 1/2. — Un Fiacre à l'heure; Trois Femmes pour un Mari.

VAUDEVILLE. — 8 h. 1/2. — Gertrude Lemoine.

THÉÂTRE SARAH-BERNHARDT. — 8 h. 0/0. — Relâche.

RENAISSANCE. — 8 h. 0/0. — Relâche.

VARIÉTÉS. — 8 h. 1/4. — Les Chaussons de danse; le Voyage autour du Code.

PALAI ROYAL. — 8 h. 1/2. — Cagliostro; Chéri.

PORTES-SAINTE-MARTIN. — 8 h. 0/0. — Cyrano de Bergerac.

CHATELAIN. — 7 h. 3/4. — La Poudre de Perlinpinpin.

GAITE. — 8 h. 1/2. — La Fille de Mme Angot.

AMBIGU. — 8 h. 1/2. — La Micoche.

NOUVEAUTES. — 8 h. 1/2. — La Dame de chez Maxim.

FOLIES-DRAMATIQUES. — 8 h. 3/4. — Folies-Revue.

BOUFFES-PARISIENS. — 8 h. 3/4. — Véronique.

THÉÂTRE-ANTOINE (EX-MENUS-PLAISIRS). — 8 h. 1/4. — Résultat des Courses.

COMÉDIE-PARISIENNE. — 8 h. 3/4. — Mirages.

NOUVEAU-THÉÂTRE. — 8 h. 1/2. — Le Roi de Rome.

CLUNY. — 8 h. 3/4. — La Poule blanche.

THÉÂTRE DE LA RÉPUBLIQUE. — 8 h. 1/2. — La Porteuse de pain.

ELZÉVIR. — 8 h. 1/2. — Mam'zelle Paris; la Turbaine de Marjolain.

A. BODINIERE. — 9 h. — Théâtre de la Nature; «La Création du Monde».

BOUFFES-DU-NORD. — 8 h. — L'As de Trèfle.



